

AVIS D'EXPERT

D'un Bataillon, à Wallis à un autre Bataillon, à Feurs

Cet article est réalisé en partenariat avec la C.N.E.P., la Chambre syndicale française des Experts et Négociants en Philatélie, sous la plume de **Vincent Beghin**.

Un « chopin », dans l'argot de la philatélie, désigne une pièce qu'un collectionneur achète moins cher que sa valeur réelle, grâce à son flair et à l'étendue de sa culture philatélique.

Dans cette rubrique, nous vous présentons des exemples de chopins réalisés récemment, en vous révélant ce qui a mis la puce à l'oreille de l'acheteur. L'occasion pour vous d'apprendre à repérer de telles pépites.

La pièce : il s'agit d'une lettre postée le 3 septembre 1841 à Poitiers, destinée à un certain monsieur Bataillon résidant à Saint-Cyr-les-Vignes (une bourgade du canton de Feurs, département de la Loire), et taxée à la plume « 6 décimes ». Rien que de très banal : en effet, jusqu'à l'apparition du timbre en 1849, la tarification du port des lettres est, en France, indexée sur la distance à vol d'oiseau entre le lieu de départ et celui d'arrivée. Or, selon le tarif du 1^{er} janvier 1828 encore en vigueur en 1841, une taxe de 6 décimes correspond à une lettre de moins de 7,5 g qui parcourt une distance comprise entre 221 et 300 km, ce qui correspond approximativement à la distance entre Poitiers et Saint-Cyr-les-Vignes (315 km environ).

Valeur estimée au premier coup d'œil : un euro maximum. En effet, en plus d'être très courante, cette lettre est peu esthétique. Sur trois cachets, un seul est bien frappé (celui de passage à Orléans,

au verso). Ceux de départ (Poitiers, 3 septembre 1841, au recto) et d'arrivée (Feurs, au verso) sont, en revanche, malvenus.

Valeur réelle après examen plus approfondi : entre 5 000 et 10 000 €.

Explications

La C.N.E.P. est, en France, l'unique syndicat de dimension nationale regroupant les négociants en philatélie, les experts reconnus et les fabricants et détaillants de matériel. Dans le cadre de cette rubrique, elle nous donne gracieusement un avis éclairé sur les cas qui lui sont présentés.

Trop souvent, les philatélistes s'arrêtent à l'aspect extérieur des plis qu'ils collectionnent, sans prendre la peine de déchiffrer le texte des courriers. Or, dans le cas présent, c'est précisément le contenu qui fait tout l'intérêt de notre lettre. Il permet d'établir que son expéditeur est le père Pierre Bataillon, le tout premier missionnaire catholique à avoir atteint l'île de Wallis, en Océanie, et que le destinataire est un membre de sa famille (en l'occurrence, son père). Et, surtout, il révèle qu'elle a été écrite à Wallis même, le 1^{er} novembre 1839. En d'autres termes, cette lettre a effectué un parcours en tout point exceptionnel. Partie d'Océanie, à une époque où les relations postales avec cette partie du monde étaient quasiment inexistantes, elle a pris presque deux ans (entre novembre 1839 et septembre 1841) à accomplir le

Photos de la pièce :



Recto.



Verso.

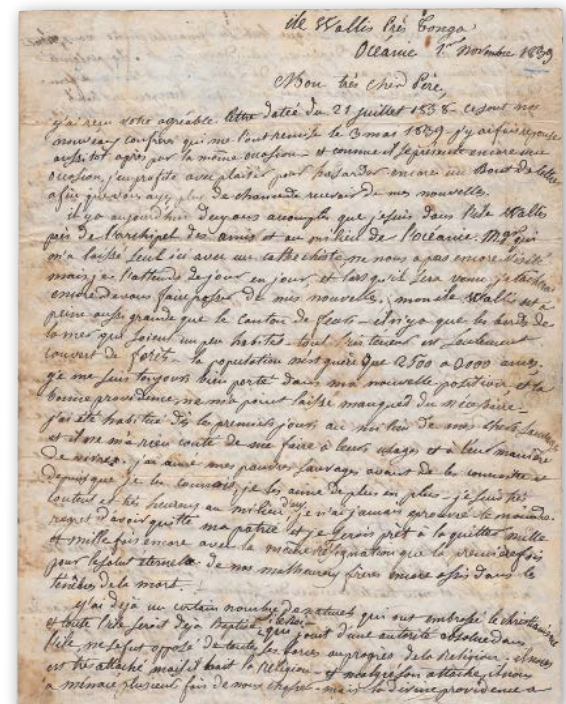
En-tête
de la lettre.



Signature au bas de la lettre.



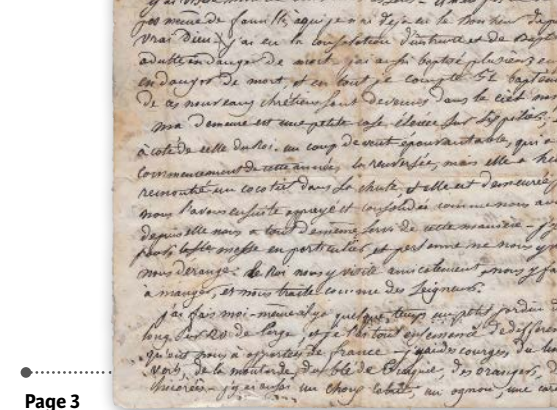
La lettre une fois dépliée, recto.



Page 1.



Page 2



Page 3

trajet de 16 000 km la séparant de son destinataire. Rien à voir, donc, avec un banal trajet Poitiers-Saint-Cyr-les-Vignes !

Revenons quelques années en arrière pour mieux comprendre. Le premier contact des Européens avec l'île de Wallis, située au beau milieu de l'océan Pacifique occidental, a lieu en 1767. Le Britannique Samuel Wallis, capitaine du *Dolphin*, de retour de Tahiti, aborde l'île mais n'y débarque pas, du fait de l'hostilité des habitants. Il lui donne toutefois son nom. Au XIX^e siècle, la nouvellement baptisée Wallis est visitée épisodiquement par des navires de commerce et des *beachcombers* (déserteurs, mutins ou naufragés), ce qui occasionne des heurts avec la population. En 1831, le commerçant George Marina, qui prétendait se réserver l'usage exclusif de l'îlot de Nukuatea, est assassiné. L'année suivante, des marins du baleinier *Oldham* ont la mauvaise idée de piller un village : en représailles, les Wallisiens massacrent presque entièrement l'équipage. C'est dans ce

●●● contexte de tensions qu'ont lieu les premières tentatives de conversion au catholicisme, avec l'entrée en scène du père Bataillon, l'auteur de notre lettre.

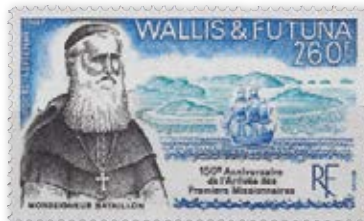


Le père Bataillon, lors de son arrivée à Wallis, en 1837. Timbre de poste aérienne de Wallis-et-Futuna de 1978.

Parti du Havre le 21 décembre 1836 (et après avoir fait escale à Valparaiso, à Tahiti, aux îles Gambier et aux Tonga), le père Bataillon arrive à Wallis le 1^{er} novembre 1837, à bord de la goélette *Le Raiatea*. Une semaine plus tard, celle-ci lève les voiles. Voici désormais Bataillon seul sur l'île, avec l'unique assistance d'un catéchiste, le frère Joseph Xavier, face à une population de 3 000 autochtones environ qu'il s'est donné pour mission de convertir au catholicisme. La tâche va s'avérer ardue. Certes, le père Bataillon a un don pour les langues, ce qui facilite ses contacts avec la population – il sera d'ailleurs à l'origine du premier dictionnaire franco-wallisien. Mais le roi de l'île, le Lavelua, prend vite ombrage de l'influence des missionnaires et organise des expéditions punitives contre les nouveaux convertis. Certains d'entre eux sont tués, leurs plantations razziées.

Le 1^{er} novembre 1839, date à laquelle notre lettre est écrite (soit deux ans, jour pour jour, après l'arrivée du missionnaire), la situation ne s'est guère améliorée. « *J'ai déjà un certain nombre de naturels qui ont embrassé le christianisme et toute l'île serait déjà baptisée si le roi qui jouit d'une autorité absolue dans l'île ne se fut opposé de toutes ses forces au progrès de la Religion.* » écrit ainsi le père Bataillon. Dans ce contexte, la situation de la petite communauté catholique s'avère précaire : « *Malgré toutes les menaces du roi, il y en a toujours quelques-uns qui se convertissent mais tous les convertis font en particulier et en secret leurs exercices de piété.* » Les relations avec le Lavelua sont toutefois moins conflictuelles qu'il n'y paraît. Malgré sa haine du christianisme, celui-ci tient, en effet, les missionnaires en affection. De ce fait, il leur permet d'occuper une case voisine de la sienne, la fait consolider lorsqu'elle se trouve renversée par un coup de vent et leur y rend régulièrement des visites amicales. « *Il nous y fait apporter à manger et nous traite comme des seigneurs* » note ainsi le père Bataillon. L'année qui suit, à savoir 1840, est celle du basculement : à cette date, la majorité de la population wallisienne se convertit et quatre églises sont construites. Face à ce mouvement et après quelques ultimes résistances, le roi lui-même finit par embrasser la religion catholique, le 30 octobre 1842. Le père Bataillon, pour sa part, se voit récompensé par Rome : il est nommé évêque en 1843 et se retrouve alors en charge de l'immense vicariat d'Océanie centrale. Il navigue d'île en île, envoie des missionnaires aux Fidji, aux Tonga et aux Samoa et va même

jusqu'à convertir au catholicisme le petit atoll de Rotuma. Sur l'île de Wallis, il installe une véritable théocratie missionnaire et s'emploie à contrôler les mœurs des autochtones (destruction des idoles païennes, interdiction de la polygamie, limitation des contacts avec le monde extérieur, etc.). Il reste à la tête de son épiscopat jusqu'à sa mort, à l'âge de soixante-sept ans, le 10 avril 1877.



Monseigneur Bataillon, quelques années avant sa mort. Timbre de poste aérienne de Wallis-et-Futuna émis en 1987.

Reste à éclaircir une question : comment notre lettre a-t-elle réussi à faire le voyage entre Wallis et la France ? Le père Bataillon l'indique lui-même : l'expédition du courrier est alors entièrement dépendante des « occasions », c'est-à-dire des bateaux qui viennent mouiller à Wallis. On remet le courrier à un passager obligeant, à charge pour lui de le confier au service postal ordinaire, une fois de retour en Occident. Ce système est particulièrement aléatoire et explique pourquoi notre lettre a mis près de deux ans à atteindre son destinataire. Quel chemin exactement a-t-elle parcouru et entre quelles mains a-t-elle transité avant d'être finalement mise à la boîte à Poitiers ? Nous ne le saurons pas et c'est cela également qui contribue à son charme. En revanche, il est certain que c'est une grande rareté : de tous les plis envoyés de Wallis-et-Futuna, il s'agit, en effet, du plus ancien connu à ce jour. De plus, le long contenu est extraordinaire de précisions sur la vie à Wallis en 1839, ce qui en fait un document historique exceptionnel. Dans ce contexte, une estimation de 5 000 à 10 000 € est loin d'être disproportionnée. ●

POUR EN SAVOIR PLUS

• **Les négociants de la C.N.E.P. sont les interlocuteurs privilégiés des philatélistes souhaitant être initiés, conseillés ou orientés dans le choix d'un thème ou d'une spécialité.**

Poussez la porte de leurs boutiques ou venez les rencontrer lors des salons philatéliques.

• **Privilégiez les achats auprès de marchands établis de longue date, jouissant d'une bonne réputation et reconnus par leurs pairs, c'est-à-dire membres d'une association professionnelle.** En France, il n'en existe qu'une seule : la C.N.E.P. Pour connaître la liste des négociants affiliés, consultez le site www.cnep.fr

• **Les négociants affiliés à la C.N.E.P. respectent une charte professionnelle garantissant à leurs clients l'authenticité et la qualité des pièces philatéliques vendues.** En cas de litige à ce sujet entre un de ses membres et un client, la C.N.E.P. est habilitée à intervenir en tant que médiateur : n'hésitez pas à faire appel à elle.

Pour plus d'informations : C.N.E.P., 4 rue Drouot, 75009 Paris.
Tel. 01 45 23 00 56. Mail : info@cnep.fr

SOURCES :

• *Catalogue des timbres des DOM-TOM*, Maury, Cérès & Dallay, édition 2009.

• Frédéric Angleviel, *Les Missions à Wallis et Futuna au XIX^e siècle*, Centre de recherche des espaces tropicaux de l'université Michel de Montaigne (Bordeaux III), 1994.

• Nous remercions l'expert Alain Jacquart de la maison Calves, pour les informations précieuses qu'il nous a fournies.